


Du dernier ours au premier ethnographe : l'abbé Aimé Gorret

Alexis Bétemps

 LE TRENTE août 1869, à Varallo, au Val Sesia, au Piémont, lors de l'assemblée générale extraordinaire du Club Alpin Italien (CAI), le membre honoraire Aimé Gorret, «... *giunto dai monti a seduta cominciata* »⁽¹⁾, déclare, après avoir rappelé les recherches accomplies par des alpinistes savants dans les domaines de la géologie, de la botanique, de la zoologie, etc. : « *Il nous reste à étudier les détails des vallées, les mœurs, les habitudes, les traditions, les besoins et les préjugés des peuples; il nous reste à saisir les traces des monuments et des civilisations passées; il nous reste à reconstituer l'histoire intime des vallées* »⁽²⁾.

L'abbé Gorret n'a que trente-trois ans mais il jouit déjà d'un grand prestige dans les milieux de l'alpinisme pour son intelligence, sa culture, son sens de l'humour, sa bonté d'âme naturelle, sa simplicité montagnarde et surtout pour son rôle déterminant dans la conquête du Cervin, côté valdôtain, en compagnie de Jean-Antoine Carrel et de deux autres Valtornains – lors d'un défi épique avec l'Anglais Whymper qui précéda, de justesse et à quel prix!⁽³⁾, la cordée valdôtaine, après être parti de Zermatt, en Suisse. Profondément enraciné et instruit à la fois, Gorret souffre de l'attitude de supériorité que la majorité des alpinistes affichent face aux habitants des montagnes, ses compatriotes; de leur manque d'intérêt pour l'héritage culturel des populations alpines; de la publication de leurs notes de voyages, souvent superficielles, imprécises et dépourvues de toute générosité à l'égard de ces populations.

(1) « *Arrivé par les montagnes quand la séance était déjà commencée* » (Procès-verbal de la séance in *Bolletino del CAI* n° 16, 1869, p. 307-308).

(2) Les trois discours de Varallo in *Bolletino del CAI* n° 16, 1869, p. 314, 333-335, 335-336.

(3) Lors de la descente de la cime, un terrible accident, dû en partie à l'inexpérience, provoque la mort de quatre membres de l'expédition, trois Anglais et un guide de Zermatt. Wymper rentre à la base avec les deux guides survivants.

UN PETIT VALDOTAIN QUI DEVINT PRÊTRE

En Vallée d'Aoste on soutient qu'à Valtournenche, au pied du Cervin, avant ou après le baptême on ne sait pas bien, les parents lancent le nouveau né mâle contre un rocher: s'il s'y accroche ils en feront un guide, s'il tombe, un prêtre. En 1836, quand Aimé, ou Amé comme il aimait se faire appeler, naquit dans une pauvre famille paysanne de Valtournenche et que son père, guide à temps perdu, le soumit à l'épreuve du rocher, il dut s'accrocher solidement pour un bon moment et relâcher volontairement la prise pour atterrir – puisqu'il sera alpiniste et prêtre à la fois. Il eut une enfance ordinaire, comme tous les fils de paysans de son temps et d'il n'y a pas encore très longtemps: berger à Cheneil, des petits travaux pour aider la famille, l'école pour laquelle il manifeste des aptitudes particulières, le catéchisme et les courses dans les pierriers avec ses compagnons. Très jeune, il rencontre les premiers Anglais. Avec l'humour qui l'a toujours caractérisé, il racontera plus tard avoir connu beaucoup d'Anglais sans autre qualification, mais aussi des Anglais allemands, des Anglais suisses, des Anglais français et même des Anglais italiens.

Il entre au Collège Saint-Bénin d'Aoste et, après cinq ans d'études et d'éloignement de son milieu, il écrit: «*Je me trouvais exclu de la paysannerie sans aucune perspective, ni porte ouverte, ni issue ailleurs*»⁽⁴⁾. S'il avait eu un minimum de possibilités financières il aurait hésité entre la médecine et la prêtrise. Mais étant pauvre, il n'a guère le choix. Après beaucoup d'hésitations, les paroles de son oncle, le chanoine Carrel, lui font comprendre qu'«*on ne va pas au séminaire pour se faire décidément prêtre, on y va pour examiner sa vocation...*». Ainsi, soulagé, il entre au séminaire où sa vocation s'affermira progressivement. Grand et costaud, travailleur infatigable, aux manières un peu rudes, on le surnommera, beaucoup plus tard, l'Ours de la Montagne. Amateur de bonne chère quand il peut se la payer, sachant apprécier le bon vin dont il abuse volontiers, tout naturellement sensible au charme du beau sexe, dit-on, spontané et sincère dans ses réactions et dans la parole, doué d'un sens de l'humour accentué doublé d'une plume caustique, il n'était vraiment pas fait pour s'entendre avec la hiérarchie ecclésiastique de l'époque, plutôt rigide.

Ordonné prêtre, il commence ses pérégrinations dans les différentes paroisses en qualité de vicaire, tout comme un autre prêtre, un peu plus âgé que lui mais toujours de sa génération, également original, l'abbé Jean-Baptiste Cerlogne, le premier poète et codificateur du francoprovençal valdôtain. Et tout comme l'abbé Jean-Baptiste Christillin, le folkloriste valdôtain des *Récits et légendes recueillis sur les bords du Lys* quelque vingt années plus tard... Ces trois personnalités marquantes ont connu un destin comparable puisqu'elles connurent toutes ces péripéties malgré les amitiés influentes dont toutes les trois se prévalaient, parmi lesquelles des membres de la famille royale et, dans le cas de Gorret, du roi Victor Emmanuel II en personne et de la reine Marguerite, sa belle-fille.

(4) Aimé GORRET, «Autobiographie», in *Autobiographie et écrits divers* (voir note 6), p. 48.

Gorret profitera de cette vie de nomade pour escalader la plupart des pics val-dôtains d'une certaine importance et pour affiner sa connaissance de la Vallée. Au début de 1881, après un énième épisode de mésentente avec des confrères et avec la hiérarchie, il décide de partir pour Grenoble, pour découvrir des montagnes inconnues, déclare-t-il, mais certainement aussi pour prendre les distance avec un milieu qui avait de la peine à le supporter et qu'il ne supportait probablement plus. De 1881 à 1882 il est curé de Saint-Martin-de-Celles; de 1882 à 1883, curé de Villard-Raymond et de 1883 à 1884 de Saint-Christophe-en-Oisans. Il abandonne le Dauphiné parce que de nouvelles dispositions invitent les évêques français à nommer des curés de la même nationalité que leurs ouailles et regagne la Vallée d'Aoste à pied, en passant par les cols, bien entendu. Il sera nommé recteur à Saint-Jacques d'Ayas où il accomplit pendant plus de vingt ans sa mission dans la pauvreté et dans l'isolement. C'est de là qu'il envoie sa correspondance signées l'Ermite de Saint-Jacques ou bien l'Ours de la Montagne. Il meurt à l'âge de 71 ans, au prieuré de Saint-Pierre où il retrouve son ancien curé de Champdepraz qui lui devait encore un hectolitre de bon vin, Jean-Baptiste Cerlogne.

UN MONTAGNARD DE GRAND PRESTIGE

Malgré son caractère ou, peut-être, grâce à son caractère, il a eu beaucoup d'amis et d'admirateurs sincères, à commencer par le roi d'Italie, Victor Emmanuel II, qu'il accompagnait dans les randonnées alpestres et à qui il consacre une plaquette en souvenir des beaux moments passés ensemble, *Victor Emmanuel sur les Alpes*⁽⁵⁾; puis des alpinistes, surtout ceux qui doublaient leur passion pour la montagne avec des compétences scientifiques ou littéraires de premier ordre. Il était donc ami de l'historien Luigi Vaccarone, du géologue Martino Baretto, de Alfredo d'Andrade, le restaurateur du château d'Issogne, des écrivains Francesco Pastonchi et Guido Rey, du président du Club Alpin Français, Henri Ferrand, de l'alpiniste anglais Richard Henry Budden, des confrères Pierre Chanoux, recteur de l'hospice du Petit-Saint-Bernard, Joseph-Marie Henry, écrivain et Jean-Pierre Carrel, son cousin. Doué naturellement pour l'écriture, il collabore au *Bulletin* du CAI, à la revue de Florence *Le touriste*, à la *Revue Alpine* de Lyon et avec plusieurs feuilles locales⁽⁶⁾.

(5) A. GORRET, *Victor-Emmanuel sur les Alpes. Notices et souvenirs*, Turin, Casanova, 18/8.

(6) Les œuvres d'Aimé Gorret ont été publiées par Lin Colliard, à la demande de l'Administration Communale de Valtournenche, en 1987, sous les presses de la S.G.S. à Turin, sous le titre *Autobiographie et écrits divers*. Elles sont précédées d'une bibliographie exhaustive et d'une notice sur les quelques inédits qui ne devraient pas compter parmi ses pièces les plus significatives. Il s'agit d'environ cinq cents pages qui, en plus des différents articles, reproduisent l'autobiographie inédite. Un deuxième volume, paru en même temps que celui cité, *Maximes et aphorismes*, regroupe de courtes réflexions de l'auteur et des citations recueillies au hasard de ses lectures ainsi qu'un choix d'essais consacrés à Aimé Gorret. Je renvoie donc aux deux volumes pour tout renseignement supplémentaire sur la vie et l'œuvre d'Aimé Gorret.

Du point de vue de la quantité, sa production littéraire n'est pas particulièrement abondante: en plus des articles et de la plaquette sur le roi, il a rédigé l'opuscule *Brusson, station d'été*⁽⁷⁾ et surtout, en collaboration avec Claude Bich, un guide de la Vallée d'Aoste, qui reste un modèle inégalé (1877). Par contre, la production littéraire sur l'« Ours de la Montagne » est beaucoup plus riche, signe de l'intérêt pour sa personnalité et pour son œuvre qui a été, et demeure encore, bien vivante. En plus de tout ce qui a été écrit sur lui – et non seulement en Vallée d'Aoste –, nous devons rappeler les innombrables anecdotes sur sa vie qui circulent, de bouche à oreille, en Vallée d'Aoste et qui forment un véritable légendaire, probablement encore en expansion maintenant, à Valtournenche tout au moins.

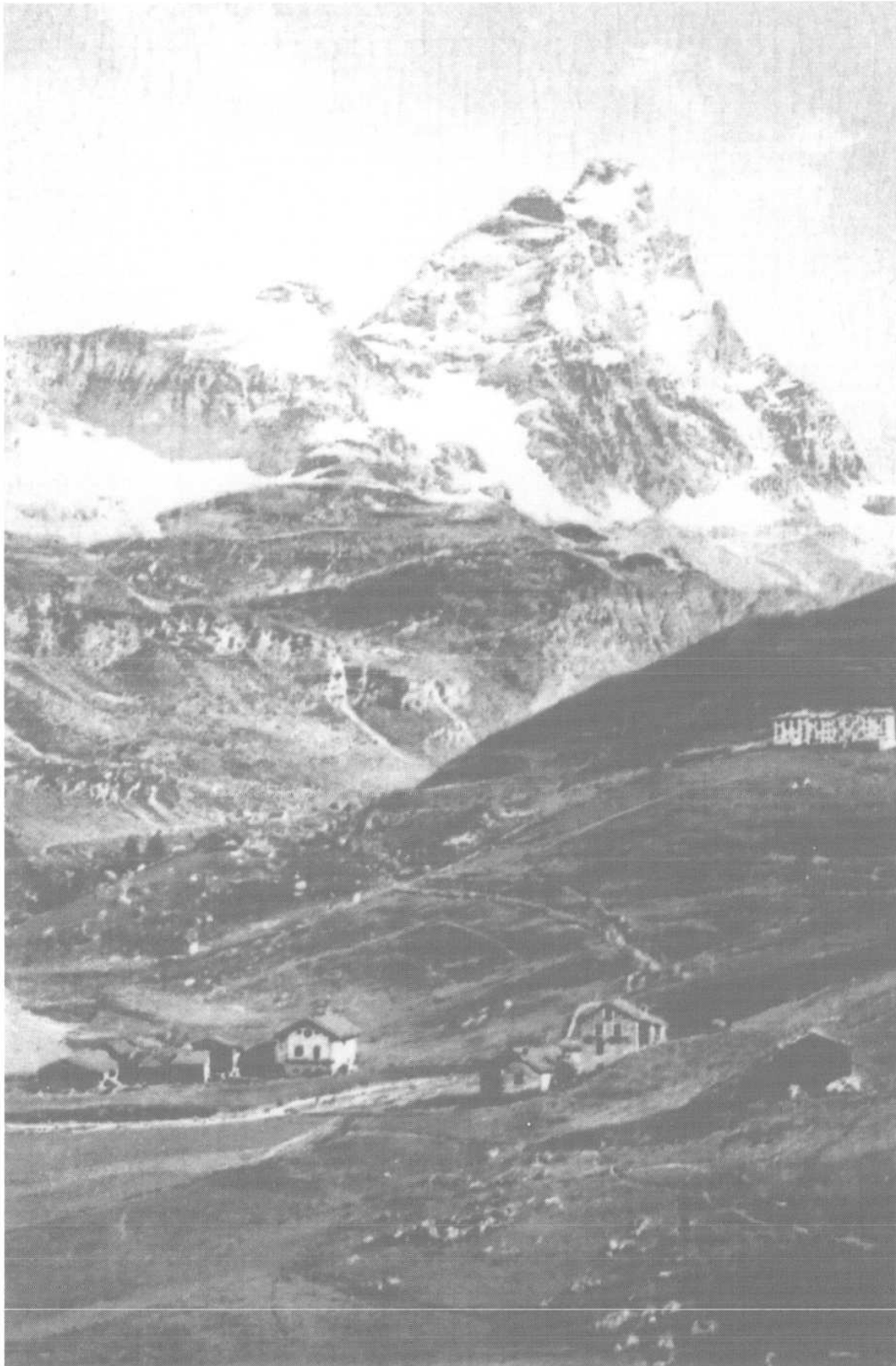
On a parlé de l'alpiniste expérimenté et courageux, de l'homme aux nombreuses contradictions, de l'écrivain habile et passionné, des personnages illustres qu'il a côtoyés et qui l'ont honoré de leur amitié, des péripéties de sa vie errante mais on n'a pratiquement jamais mis en évidence sa contribution à la naissance de l'ethnographie alpine.

UNE DÉMARCHE D'ETHNOGRAPHE

À l'époque, vers la moitié du XIX^e siècle, le milieu des alpinistes était surtout constitué de « messieurs », c'est-à-dire de bourgeois et d'intellectuels, généralement dotés d'une fortune solide. Les montagnes étaient surtout conçues comme des salles de gymnastique majestueuses ou comme des terrains d'investigation scientifique, pour les sciences naturelles en particulier. Les populations alpines demeuraient invisibles aux yeux de la plupart des voyageurs et leur vie, leur histoire, leurs problèmes, insignifiants...

L'abbé Gorret, prêtre et montagnard plutôt que touriste et alpiniste, représente une exception dans ce milieu, mais il a cependant le charisme nécessaire, gagné sur le terrain, le courage et le physique du rôle, pour avancer des propositions qui difficilement auraient pu germer spontanément dans ce milieu, à cette époque-là. À Varallo, une opportunité lui est offerte grâce à l'intervention du chevalier génois, le professeur Emanuele Celesia, qui invite les alpinistes à s'occuper, au cours de leurs randonnées, aussi des traces de l'homme préhistorique, des anciennes religions et de leurs rituels, qui ont certainement survécu, bien que déguisés, au sein des populations alpines. L'abbé lui répondra en élargissant ultérieurement le champ d'enquête à l'étude « de l'histoire intime des vallées ». L'idée n'était pas tout à fait étrangère aux milieux du CAI: le fondateur même, le ministre biellais Quintino Sella, précise, dans une lettre du 15-08-1863 à son ami Bartolomeo Gastaldi, les caractéristiques des récits d'escalades ou d'excursions, prévoyant aussi des notes sur les traditions et les dialectes. Dans le Bulletin n° 6 de 1866 nous trouvons un texte tiré de l'*Écho des Alpes* de Genève où l'auteur anonyme invite les alpinistes à prendre note, en utilisant un jour de pluie si c'est le cas, des traditions et pro-

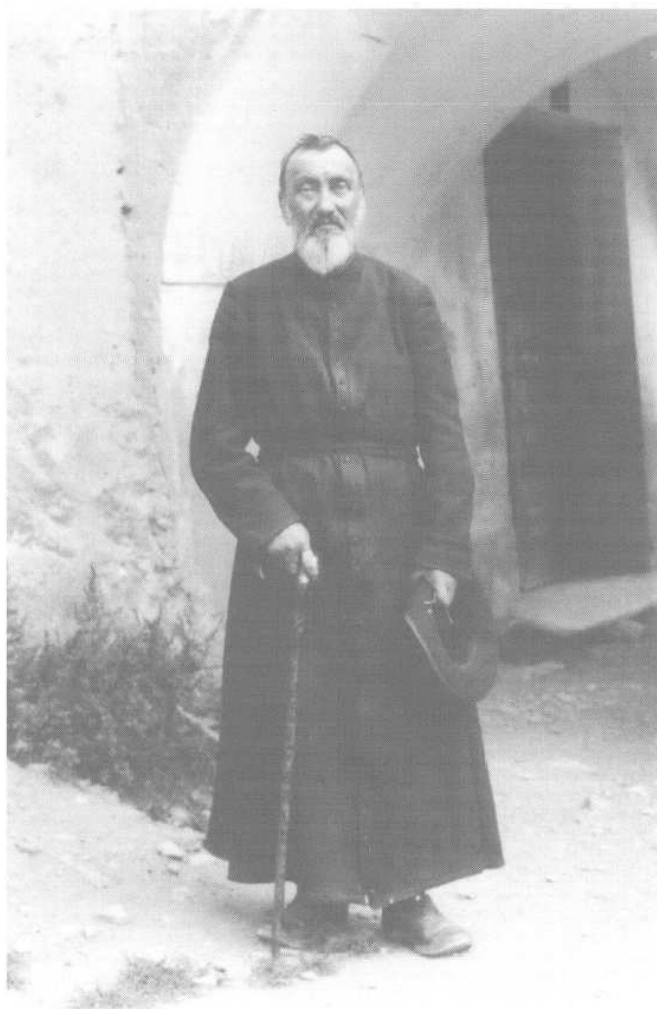
(7) A. GORRET, *Brusson, station d'été*, Turin, Casanova, 1886.



Alpage du Breuil (Valtournenche) au début du XX^e siècle, pays qui fut le cadre de la jeunesse d' Aimé Gorret. Fonds AVAS.

verbes «...sur les esprits de la terre et des montagnes, sur les animaux enchantés, les sorciers, les sorcières, les chasseurs sauvages, les grottes à trésors, les crimes, les phénomènes de la nature, etc. ». ⁽⁸⁾

(8) A. GORRET, « Traditions populaires », *Bulletin du CAI*, 1886, p. 34.



l'abbé Aimé Gorret.
Fonds Brocherel.

L'argumentation passionnée de Gorret reçoit une approbation enthousiaste et unanime de l'assemblée de Varallo. Cependant, en parcourant la collection des bulletins du CAI des cinquante années successives, on constate que les articles du genre préconisé par l'abbé sont loin d'être fréquents, à l'exception de ceux consacrés à des escalades en Asie, en Amérique ou en Afrique. Les coutumes alpines ne sont pas considérées comme assez exotiques... Nous pouvons découvrir des annotations ethnographiques alpines seulement dans quelques articles de personnalités comme le géologue Martino Barretti, Giuseppe Corona ou Luigi Vaccarone. Et dans ceux de l'abbé Gorret, bien sûr. Dans le *Bulletin* du CAI de 1874, le professeur Roncali parle longuement, dans un article intitulé «Di una missione letteraria degli alpinisti italiani»⁽⁹⁾ de l'importance de l'ethnographie et de la dialectologie alpines. Dans une prose un peu prolix, il invite les jeunes femmes à encourager les maris, lors des balades en montagne, à recueillir de la vive voix des montagnards les chants, les contes, les traditions et les proverbes... En 1882, Martino Barretti, chargé de la rédaction du *Bulletin* du CAI, dans son introduction⁽¹⁰⁾, invite les al-

pinistes à se transformer en ethnographes en utilisant presque les mêmes mots que son ami Gorret en 1869, sans toutefois le rappeler. Dans le volume édité par le CAI en 1913 pour son cinquantième anniversaire, ayant pour but de rappeler ses initiatives, Nicola Vigna rédige le paragraphe consacré à l'ethnologie⁽¹¹⁾. Il rappelle Emanuele Celesia et Aimé Gorret, l'article de Roncali, puis il parle longuement de la collaboration fournie à Lamberto Loria, à partir de 1908, pour la grande exposition ethnographique de Rome en 1911, à l'occasion du cinquantième de l'unité d'Italie. L'idée courageuse et géniale de l'abbé Gorret n'a donc pas fait beaucoup de prosélytes. Au sein du CAI au moins. Malgré tant d'espoirs de quelques passionnés, le monde de l'alpinisme n'a pas apporté beaucoup à l'ethnographie alpine.

(9) Prof. RONCALI, «Di una missione letteraria degli alpinisti italiani», *Bulletin du CAI*, 1874, p. 81-87.

(10) M. BARETI, «Introduzione», *Bulletin du CAI*, 1882, p. 6-7.

(11) *L'opera del Club Alpino Italiano nel primo suo cinquantennio, 1863-1913*, Torino, Officine Grafiche della STEN, 1913.

Déjà au séminaire Gorret se plaint qu'à l'école on n'apprend ni l'histoire ni la géographie du Pays : « *Si jamais les chances de la vie me mettaient dans le cas de diriger l'éducation de quelqu'un, je voudrais bien lui donner pour devoir de vacances la description de son propre pays et l'obligation de m'en noter les beautés, les singularités et les usages et je lui ferai bien grâce, en attendant, des lois, mœurs et usages de Rome et de la Grèce.* »⁽¹²⁾

Lors de sa réponse à Celesia, Gorret avait probablement en tête une idée précise sur la manière de raconter « l'histoire intime des vallées ». Dans son article « Excursion sur le glacier du Rhutor le 21 juillet 1868 », publié dans le *Bulletin* du CAI n° 14, en avril 1869⁽¹³⁾, donc avant Varallo, l'abbé nous a déjà fourni sur la marche à suivre : il rédige le compte rendu de l'excursion, relatant tous les détails du parcours. Pour l'abbé Gorret, une excursion ou une escalade est un itinéraire de découverte. Le muret qui soutient le sentier, le champ de blé qui vient d'être moissonné, l'homme qui irrigue un pré, une touffe de fleurs rares, un rocher coloré, une maison d'alpage délabrée : tout mérite d'être observé, étudié et expliqué. Tout mérite un détour, un laps de temps en plus, un effort pour mieux comprendre. Ce n'est pas l'altitude de la montagne escaladée qui compte, ni sa renommée, ni le temps employé pour la « vaincre », ni avoir été le premier à l'atteindre. La montagne, pour l'abbé est d'abord un plaisir complexe qu'il faut apprendre à savourer et une occasion d'enrichissement moral et culturel. Voilà où réside la différence avec les « Anglais ». À un moment donné, quand le groupe s'arrête pour explorer la *Borna dou Croquet*⁽¹⁴⁾, il évoque l'ancienne légende du monstre qui habite le trou qu'il écrit avec une richesse de détails et une spontanéité remarquables. Ce relevé est encore, à ma connaissance, la seule version recueillie de ce récit, pourtant encore bien vivant à Valgrisenche.

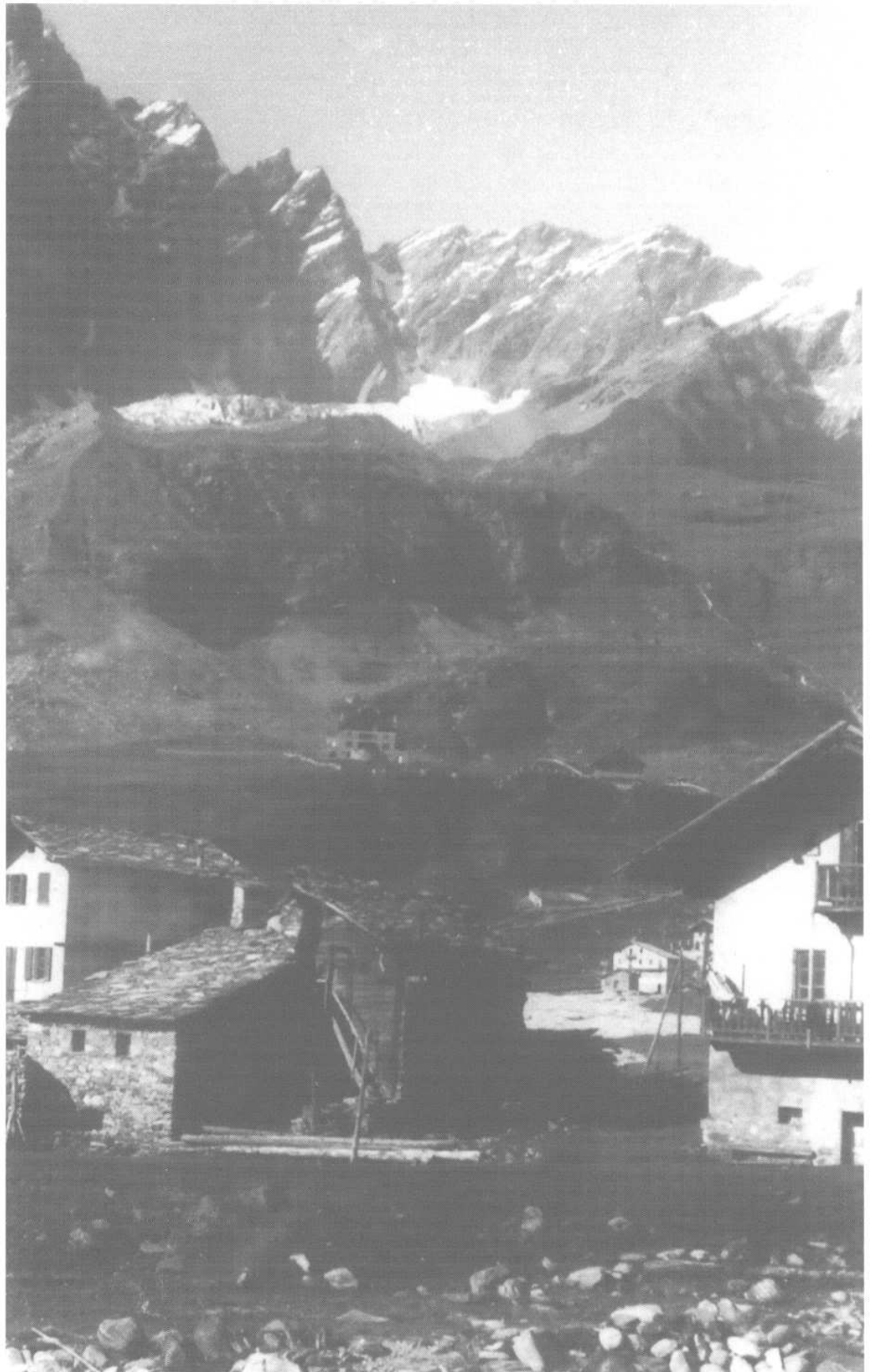
Dans son article de 1871, toujours dans le *Bulletin* du CAI, « De Châtillon d'Aoste à Domodossola, où il nous propose une longue randonnée par les cols, il accorde encore plus d'espace à l'observation des traditions. La traversée est facile mais tellement suggestive ! En passant par Cheneil, il nous parle de ses souvenirs de petit berger, de la nourriture, des jeux, des contes, puis, il nous présente le costume d'Ayas et nous parle des mœurs un peu rudes des Gressonards, il observe les femmes d'Alagna qui coupent le foin sauvage sur le bord d'affreux ravins. Il fait, de temps en temps, des observations pointues et inattendues : « *Ma façon de voyager ne sera certainement pas de goût de tout le monde ; elle fera, peut être, hausser les épaules à bien de personnes, aux savants surtout ; pourtant, je vois une utilité et un agrément dans l'étude des costumes, des traditions, et des mœurs ; un agrément parce qu'on découvre toujours quelque chose de nouveau et la nouveauté plait ; une utilité pour les lumières que les costumes, les traditions, les mœurs peuvent projeter sur l'histoire, les religions primitives, les migrations des peuples et les différentes couches d'invasions périodiques de Barbares.* »

(12) Voir son *Autobiographie*, p. 47.

(13) P. 3-23.

(14) Dans le patois de Valgrisenche, le *Croquet* est un être maléfique assez indéfini, diable ou esprit follet et son nom dérive probablement du verbe croquer. Littéralement : « Le trou du Croquet ».

Fonds Brocherel.



Et ainsi de suite: dans la plupart de ses articles, il profitera d'une promenade pour fixer des aspects de la civilisation alpestre: il nous parlera de l'agriculture

de montagne et de la fabrication de la *fontine* qu'il appelle encore « gruyère », du caractère des habitants d'Issogne, de l'organisation des alpages, des consorceries ou propriétés communes, des variétés de patois, des fêtes patronales, des coutumes des différentes paroisses. Il nous donne même des recettes, de ce qu'il appelle « la soupe au vin »⁽¹⁵⁾ par exemple : « *On fait cuire et bouillir tout ensemble pain, sucre et vin, sans autre mélange et l'on absorbe cette pâtée assez chaude qu'on le peut* »⁽¹⁶⁾.

Malheureusement, il n'a écrit qu'une toute petite partie de ce qu'il a vu, appris et connu. Les vicissitudes de sa vie, son caractère, sa mission religieuse, ses déceptions ont limité sa production littéraire. Cela, malgré tous ses projets et ses meilleurs propos ! Après avoir raconté, dans une correspondance au *Touriste* en avril 1873, la légende du diable et du pont de Pont-Saint-Martin, il dit « ... je crois à propos de réserver cela pour un ouvrage que je ne pourrai probablement jamais éditer et qui aurait pour titre *Histoire de la Vallée d'Aoste sans documents authentiques, par les légendes et les traditions populaires* ». Quelques mois après, dans la même revue, il revient sur le même propos, en parlant de la vallée du Lys : « *Il me restait encore bien des choses à dire ou, plutôt, tout était encore à écrire sur les mœurs et les usages de cette vallée : les procès de Perloz, les prétentions et les compliments de Lillianes, le braconnage amoureux de Fontainemore, les grandes entreprises de Issime, les nez et les hivers du Gaby, la température relative du pays et des habitants de Gressoney, les émigrations, etc.* »⁽¹⁷⁾. Ce livre, dont Gorret aurait peut-être voulu être l'auteur, sera écrit vingt-cinq ans plus tard par J.-J. Christillin.

Et encore, à la fin de sa vie, vieux et malade, confiné au prieuré de Saint-Pierre, dernier refuge de prêtres pauvres, où on lui interdisait même de converser avec les jeunes prêtres de passage, il reviendra avec insistance sur la nécessité de relever tout ce qui est possible sur les traditions alpines⁽¹⁸⁾ : « ... *Laissons de côté la géologie, la botanique et les autres sciences qui présenteront toujours une sérieuse et, en même temps, agréable récréation, mais dont les noms grecs et latins, et toujours baroques, épouvanteraient la masse des touristes qui ne les trouveront que barbares, mais il y a bien de choses à apprendre pour connaître la montagne : ce sont les costumes, les jours d'œuvres, les jours de fêtes... Je le regrette, nos vieux costumes tendent absolument à disparaître et le vieux Queyras ne sera reconnaissable lorsque ses habitants se seront habillés comme les gens des villes. Le costume des femmes qui n'émigrent pas doit, au moins, être conservé par la photographie : et quel est le touriste qui ne soit pas aujourd'hui quelque peu photographe?... Je continuerais bien encore cette communication sur un sujet aussi intéressant que l'*Ethnographie Alpestre*... si la faiblesse de ma vue ne m'obligeait à quitter la plume...* ». Une année après, il mourra, à Saint-Pierre, le 3 novembre 1907.

(15) Qu'on appelle actuellement, selon les communes, *seuppa frèide* (soupe froide), *seuppa rodze* (soupe rouge) ou *seuppa de l'ano* (soupe de l'âne).

(16) A. GORRET, « Mont Favre », *Bulletin du CAI* n° 28, 1876, p. 399-417.

(17) A. GORRET, « Courrier de la Vallée d'Aoste », *Le Touriste*, 20 septembre 1873, Florence.

(18) A. GORRET, « Ethnographie Alpestre », *Revue Alpine*, Lyon, XII, 1906, p. 102-103.

LA POSTÉRITÉ D'AIMÉ GORRET



Aimé Gorret,
(à droite),
à la maison de
retraite des prêtres
de Saint-Pierre.
Fonds Bionaz.

La déception de Gorret sur le manque d'intérêt de la part du CAI pour les études ethnographiques est compréhensible. Mais finalement, la tâche de relever les usages et les traditions des Alpes ne revenait pas spécialement aux alpinistes.

Heureusement, en Vallée d'Aoste, les paroles de l'abbé ne sont pas tombées dans le vide.

En 1887, Tancredi Tibaldi (1851-1916) ⁽¹⁹⁾, historien et romancier, publie dans l'hebdomadaire *L'Écho du Val d'Aoste* « Noël et la Messe de minuit à Châtillon ». C'est le premier de plusieurs autres articles d'intérêt ethnographique qu'il publiera sur des journaux valdôtains : il traite de contes, usages, proverbes, sobriquets, etc.

Vingt ans après le discours de Varallo, en 1889, Joseph-Siméon Favre (1859-1900) ⁽²⁰⁾ commence à publier par livraison, dans *L'Écho du Val d'Aoste* ses « Essais sur l'ethnographie valdôtaine ». Favre est un jeune Valdôtain, avec un penchant marqué pour le dessin, qui étudie les beaux arts à Paris où il suit aussi des cours de Paul Sébillot. Il épouse une jeune tarine de Bourg-Saint-Maurice et s'y établit. Il rencontre Julien Tiersot dont il sera l'un des collaborateurs les plus appréciés dans l'enquête sur le chant populaire en Dauphiné, Savoie et, grâce à Favre, en Vallée d'Aoste.

Il se suicide en Isère, à l'âge de quarante ans.

En 1898, Pierre Antoine Cravel (1849-1910) rédige ses « Recherches sur les usages religieux et populaires valdôtains », demeurées inédites, retrouvées dans les archives de J. Brocherel et éditées par Lin Colliard ⁽²¹⁾ environ soixante-dix ans plus tard.

La même année Benjamin Baudin, prêtre et photographe, ouvre à Saint-Vincent, dans un « rascard », une exposition d'objets liés à la culture matérielle valdôtaine qui fera sourire ses contemporains un peu trop blasés. Tancredi Tibaldi aussi, à Châtillon, fera son musée, dont les pièces seront dispersées après sa mort. C'était certainement trop tôt pour la Vallée d'Aoste, qui, ironie du sort, de nos jours, soit plus d'un siècle plus tard, ne possède toujours pas de musée ethnographique...

(19) Les articles à sujet ethnographique de T. TIBALDI ont été rassemblés par l'auteur lui-même dans *Veillées valdôtaines illustrées*, Turin, 1911 et dans *Serate valdostane illustrate*, Turin 1913, qui n'est pas la traduction du premier mais un recueil d'articles divers en langue italienne.

(20) Son œuvre littéraire, disséminée dans plusieurs feuilles locales a été rassemblée par Bruno SALVATORI dans *Voyage autour d'un artiste*, Musumeci, Aoste, 1972. Plusieurs de ses dessins illustrent des publications locales parmi lesquelles *Légendes et récits recueillis sur les bords du Lys* de J.-J.-CHRISTILLIN, parus peu après sa mort.

(21) In L. COLLIARD, *Recherches sur l'ancienne liturgie d'Aoste*, Aoste, 1969, tome I, p. 91-151.

En 1901, paraît le recueil de récits et légendes de Jean-Jacques Christillin (1863-1915) ⁽²²⁾, qui est le recueil le plus complet jamais édité sur le légendaire valdôtain, de la vallée du Lys plus particulièrement. Christillin avait publié aussi, entre 1902 et 1905, dans la revue parisienne *La Tradition*, sous le titre « Dans les Alpes », dix contes de Cogne qui passeront inaperçus en Vallée d'Aoste et qui ne seront réunis en un volume qu'en 1992 ⁽²³⁾.

L'œuvre de Christillin clôture la première saison de l'ethnographie valdôtaine ⁽²⁴⁾, qui reprendra après la guerre de 1914-1918 avec Jules Brocherel, avec un esprit et un champ d'action bien différents.

Alexis BÉTEMPS
Centre d'Études francoprovençales
Aoste



VALTOURNANCHE (m. 1520) - *Ricordo all'Abate Gorret.*

Le monument en l'honneur d'Aimé Gorret érigé à Valtournanche. Fonds Domaine.

- (22) J.-J. CHRISTILLIN, *Légendes et récits recueillis sur les bords du Lys*, Imp. Duc, Aoste, 1901. Cet ouvrage connaîtra un bon succès et a eu même une traduction italienne, préfacée par le romancier Antonio Fogazzaro.
- (23) Ces contes ont été réédités par l'AVAS: J.-J. CHRISTILLIN, *Dix contes du Val d'Aoste*, Aoste, Musement, 1992.
- (24) On pourrait ajouter aux quatre auteurs valdôtains le Piémontais Giuseppe CASSANO qui, en 1914, publie à Aoste, chez J. Brivio et J. Vittaz, *La vie rustique et la philosophie dans les proverbes et dictons valdôtains*, ouvrage extrêmement riche et documenté, maintes fois réédité.